

# L'enfant gardien de l'ordre et de la loi

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

**I**l y a beaucoup moins de lecteurs de nouvelles que de romans, pour la raison que seuls les délicats savent goûter une nouvelle de qualité, tandis que les gloutons dévorent indistinctement les romans jusqu'au plus épais, jusqu'au plus indigeste. Pour neuf lecteurs sur dix, un roman est un plat dont ils se remplissent et dont ils veulent avoir par-dessus les oreilles. C'est pourtant, si l'on y songe, une prétention exorbitante que de vouloir imposer au monde trois cent cinquante pages de choses imaginaires et délayées. Que le conte et la nouvelle sont de meilleur aloi ! La première politesse d'un écrivain, n'est-ce point d'être bref ?

La nouvelle suffit à tout. On y peut renfermer beaucoup de sens en peu de mots. C'est le lapin sans la sauce. Une nouvelle bien faite est le régal des connaisseurs et le contentement des difficiles ; aussi je ne crois pas décerner un mince éloge à H.H. Munro, écrivain anglais né en Birmanie, et qui, sous le pseudonyme de Saki, a laissé des histoires pleines de verve et d'esprit, de situations absurdes et irrésistibles, en le rangeant au nombre des meilleurs représentants de cet art.

Je n'étonnerai personne en révélant qu'il y a dans l'humour, au sens le plus pur et le plus strict du terme, un fond de mélancolie, de chagrin et de désillusion. Comme tout le monde le sait, le malheur est un merveilleux aide-mémoire, et c'est un fait

que les meilleures histoires de Saki sont, comme celles de Kipling, inspirées de l'enfance blessée.

Les personnages de Saki sont le plus souvent des enfants, des timides, des dandys ou des amoureux qui veulent jouer quand même à la vie, avec ou au milieu des autres, mais selon des règles d'eux seuls connues et appliquées non par esprit de contradiction, mais par esprit de justice, avec la certitude de posséder la vérité et la puissance si rare d'être sincère avec le monde, le hasard et Dieu.

Quant aux victimes, car il en faut bien, ce sont d'assez méchantes et importantes personnes pour n'éveiller dans l'esprit du lecteur à peu près aucune sympathie. Il est juste d'ailleurs qu'elles subissent une petite humiliation passagère, qui est parfois une grande humiliation définitive, parce qu'elles auront toujours le monde avec elles.

L'art de Saki consiste donc à prendre un sujet qui bouleverse les principes de la logique et à le traiter comme une aventure banale. Qu'est-ce, par exemple, que *Sredni Vasthar*, qui est peut-être la plus belle de toutes ces nouvelles ? C'est l'histoire, contée avec détachement, d'un petit garçon qui prie un dieu terrible de son invention pour obtenir que soit détournée la menace de mort planant sur son furet apprivoisé, afin que sa tante subisse le sort qu'elle réserve à l'animal - prière qui se trouve heureusement exaucée. Pas un mot de trop

dans ces quelques huit pages d'une sobriété impeccable. Saki a bien compris et bien montré, comme le fera après lui un Pierre Gripari par exemple, que le bon dieu est un dieu ennuyeux pour un enfant. Et d'abord, c'est le dieu des adultes. Or le dieu des adultes n'est pas celui des enfants. Les enfants, qui ne demandent qu'à trembler et avoir peur, ont besoin d'un dieu terrible, féodal et capricieux.

Une autre nouvelle de Saki commence par ces mots : «Pendant les jours tristes et sans fin, entre l'enfance et l'adolescence, quand la tête serrée entre les poings on imagine mal quel avenir se dérobe derrière les déclinaisons latines, grises comme des tombes sur la Voie Appienne...» Cela encore, c'est du pur Saki.

On trouve chez Saki cette méchanceté innocente qui nous avait tant ravis chez Dickens, et qu'on saluera encore chez Ivy Compton-Burnett. Il est salutaire après tout que les tantes de Saki soient des dragons qui gardent des trésors défendus aux petits garçons, afin que ceux-ci désobéissent pour se les approprier, soient punis et se vengent. C'est par la désobéissance qu'on entre au paradis. Ce que Kafka et Robert Walser savaient très bien.

Aussi ne peut-il être question de changer le monde, car il est parfait. Parfait de cruauté et rempli de délices. Chez Saki, les enfants n'ont pas de parents. En effet, que faire de parents ? Ils sont soit morts soit aux Indes, administrant l'Empire ou menant une vie de luxe et de frivolité. La société et la famille sont infiniment mieux représentées par les tantes.

### Un humour mordant

Mais Saki sait aussi nous restituer en quelques instantanés les silhouettes radieuses de l'époque edwardienne, jeunes gens en canotier, demoiselles plus ou moins éveillées, dames plus furieusement entreprenan-

tes, soupirants habités de désir qu'ils réprouvent, etc... Saki, témoin doucement complice de leurs gaucheries et de leurs explosions sentimentales, les engage en des complications à la fois réelles et plaisamment improbables.

Graham Greene tenait Saki pour l'un des plus grands humoristes de la littérature anglaise. Il a comme père putatif Oscar Wilde et comme frère présomptif Kipling. J'ajouterai que son style est comme sa pensée : net, lucide, élégant. Mais on aurait tort de croire à de la sécheresse ou à de l'insensibilité. Car ce sarcastique a l'épiderme sensible et la délicatesse d'une jeune fille, et je présume que le cinglant de son ironie est en raison inverse de son effort à refouler en lui les mouvements de l'enthousiasme et de l'indignation. Son cynisme et sa cruauté ne s'exercent jamais aux dépens des sentiments vrais, mais aux dépens de ce chantage aux sentiments qui est un si grand ressort de toute vie amoureuse ou sociale.

Saki appartient au renouveau sadiste de la littérature comique et satirique anglaise du début du XX<sup>e</sup> siècle, dont les représentants, tous plus ou moins des enfants naturels et flamboyants d'Oscar Wilde, se nomment Kipling, Ronald Firbank, Max Beerbohm, Evelyn Waugh, Ivy Compton-Burnett. (Wynndham Lewis fait également partie de cette illustre tribu, quoique issu d'une branche collatérale de la famille dont l'aïeul s'appelait peut-être Swift).

Chez nous nous n'avons personne de cette trempe, à part peut-être Octave Mirbeau et Jules Renard, car la société française, ancéphale et invertébrée depuis deux cents ans et plus, n'autorise pas ce genre de guerre sainte et civile entre tantes et neveux.

Toute société qui se respecte (et toute société pour exister doit absolument se respecter, et toute société veut, je ne sais pourquoi, absolument exister) est composée de 99 % de raseurs (*bores* en anglais) et de 1 % de gens d'esprit (*wits*). Pour survivre et se

défendre contre cette masse écrasante et gélatineuse de raseurs, les *wits* n'ont (dans un roman anglais, mais cela vaut d'une manière générale) que deux armes à leur disposition : le cyanure et l'épigramme.

A cette division naturelle et propre à toute société bien constituée, la société edwardienne au sein de laquelle Saki grandit et mourut, et qui ne reculait pas devant la dépense, en ajoute une seconde : celle qui dresse les neveux contre les tantes. A la férocité taciturne des unes, répond la férocité verbale des autres. C'est cette Iliade que nous conte Saki.

Dans le monde edwardien vu par l'œil de Saki, une tante est par essence un être mal-faisant qui cherche à couper les vivres à son neveu et à l'empêcher de vivre au-dessus de ses moyens, et qui, incidemment, séquestre des oiseaux dans des cages et des poissons rouges dans des bocaux. Les neveux de Saki ont donc partie liée avec le règne animal auquel ils s'adressent dans les cas les plus désespérés et sur lequel ils fondent les plus grands espoirs, le ciel étant le territoire réservé aux tantes et aux raseurs. C'est alors que les loups-garous entrent en piste et qu'on lâche les fauves.

La cible des *wits* et des neveux est la même : les tantes et les raseurs. Chaque société a ses tantes et ses raseurs ; les nôtres s'appellent aujourd'hui psychologues, sociologues, politologues, statisticiens, chercheurs au CNRS, professeurs d'université, journalistes. Ce n'est plus une race, c'est l'humanité toute entière. En face d'eux, le peuple élu et minoritaire des *wits* et des neveux tend à se faire de plus en plus rare.

Mais Saki était plus qu'un simple *wit*. C'était aussi un homme silencieux. J'entends par là un homme qui a une réserve de silence, comme un chasseur a des réserves de provisions et de munitions. Car il n'était qu'à demi homme. Par l'autre moitié de sa nature, il était lynx. On est donc bien en deçà du Bien et du Mal. C'est-à-dire dans le Mal et la méchanceté purs qui

sont la forêt domaniale, où la Littérature conduit ses chasses avec magnificence et férocité.

## Le sérieux de l'enfant

On s'est étrangement abusé sur l'esprit d'enfance. Surtout en France, où l'enfant est quasiment absent de notre littérature. Ou s'il existe, c'est essentiellement sous les traits du futur petit homme. Je pense à Gavroche. C'est pourquoi on a assez sottement associé l'esprit d'enfance à l'esprit de fantaisie, pire, à l'esprit ludique. Or l'enfant ne joue jamais, comme nous le montre magnifiquement la littérature anglaise et en particulier celle de Saki. L'enfant jouit de ce privilège princier de tout prendre à la lettre.

L'enfant désobéit toujours puisqu'on lui demande d'obéir. Et qui ne le lui demande pas n'est pas un adulte digne de ce nom, je veux dire responsable, mais quelqu'un qui se met à quatre pattes en croyant retrouver l'enfance. L'enfant vit donc toujours dans l'extase et le tremblement. Aristocrate de naissance, il ne devient démocrate qu'à l'âge adulte.

L'humour lui est donc également étranger, non la loi à laquelle il obéit, même quand il la transgresse. Aussi est-il toujours coupable sans jamais devenir responsable, ce qui ferait de lui un petit adulte et le sortirait de l'enfance. Hors la loi l'enfant n'existe pas. L'esprit d'enfance est un esprit de mimétisme et d'imitation. L'enfant adore un dieu terrible qui peut à tout moment le foudroyer. Le scepticisme et l'incrédulité viendront à l'âge adulte, quand le papillon se change en chrysalide.

G. J.

Saki, *Les nouvelles complètes*, L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 640 p.